

A USERS
GUIDE TO
IDENTIFYING
THE
IMPOSSIBLE

UN GUIDE D'USAGER POUR DEMANDER L'IMPOSSIBLE

Cette publication a été écrite dans un tourbillon de trois jours afin d'être distribuée lors du *Long Weekend*, un événement qui a eu lieu à Londres et rassemblait des artistes et des activistes dans le but de planifier et d'organiser des actions contre les coupures gouvernementales. Merci à tous les gens qui ont occupé ou occuperont les écoles d'art et qui nous ont inspirés pour la publication de ce document.

I don't see art as having ever,
in a real sense, affected the course
of human affairs.

Clement Greenberg

Art is useless, so they tell us, as soon as it truly. L'art est inutile, selon les dires. Dès qu'il a une influence directe sur le monde, il perd son statut d'art. (On ne sait jamais, cela peut glisser tranquillement, et l'art peut devenir instrumental, un outil de propagande ou, pire encore, de l'artisanat !) Étrangement, ceux qui nous disent ce genre de choses sont souvent ceux qui mettent le plus souvent l'art au service de son instrumentalisation, du marché de l'art. Peut-être qu'ils veulent dire ceci : l'art ne sert à rien lorsqu'il n'est pas utilisé, dans l'ultime, pour faire un profit. Peut-être est-ce une logique similaire à celle qui affirme que l'éducation n'a aucune autre fonction que celle de nous compartimenter dans le monde mobile du travail et de la consommation. Ce guide est pour ceux parmi nous qui croient que l'art a d'autres usages et qui sont prêts à les rechercher.

Art is not a notion but a motion.
It's not important what art is but
what it does.

Gilles Deleuze

L'art a toujours été utile à quelqu'un. Lorsqu'il devient un objet de commodité assujéti aux limites du marché, il est un amplificateur esthétique justifiant les valeurs du statu quo. Lorsqu'il est question de l'art politique bien installé dans un musée, il devient un agréable masque culturel cachant la catastrophe qu'est le capitalisme. Mais il y a une autre histoire pour l'art. L'art est capable d'échapper aux prisons du monde des arts et d'oublier son propre nom. Il renonce ainsi au lustre de son *ego* pour devenir un mouvement collectif de créativité appliqué aux matériaux de la vie quotidienne. Dans de tels moments, l'art participe ; d'autres relations et d'autres formes de création entrent en jeu. Libéré des pressions du marché, il rejoint cette vie fébrile entre nous, en transformant nos manières d'être en relation et de faire de l'art, nos manières de refuser et de nous rebeller, nos manières d'aimer et de manger. Lorsque c'est fait dans la tourmente d'une lutte, d'une occupation, d'un mouvement social, d'une protestation, de nouvelles amitiés se tissent et de nouvelles formes de vie deviennent possibles. Ce genre de culture nous unit plus qu'il nous sépare, nous permettant de nous retrouver parmi les ruines. De tels moments reproduisent aussi les sentiments et excitent nos sens, comme ce qui avait l'habitude de porter le nom d'art. Ils construisent divers désirs et mondes, y compris ceux que certaines personnes disaient autrefois impossibles. C'est le type d'art qui ne nous montre pas le monde. Comme un mouvement social, cet art a sa propre histoire secrète de performances rebelles, d'images subtiles, d'inventions insurrectionnelles et de sons séduisants. Notre défi aujourd'hui n'est pas seulement de nous souvenir (littéralement, *remettre ensemble*) de cette histoire de l'art secrète, mais aussi de créer des tendances qui ouvrent des voies alternatives aux crises actuelles dans le présent.

Ce guide n'est pas une carte routière ou un manuel d'instruction. C'est un hasard dans la nuit, un outil maison multiple pour vous aider à trouver votre voie à travers les ruines du présent, des histoires et des stratégies de ceux qui ont eu à cœur les mots de Bertold Brecht : « *Art is not a mirror held up to reality, but a hammer with which to shape it.* »



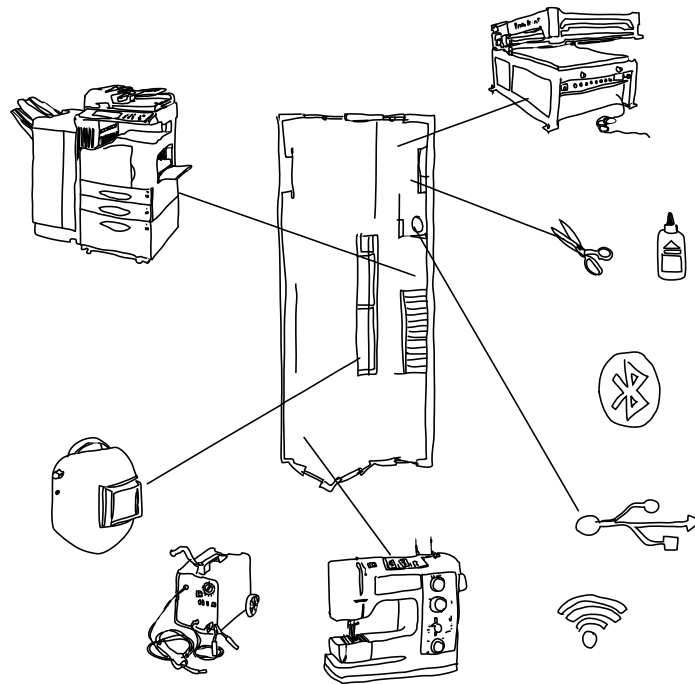
RIGHT HERE
RIGHT NOW

ICI ET MAINTENANT

Le plus grand médium demeure le présent. Comme le dit Joseph Beuys, « *[d]on't wait to begin, use what you have* ». Débutez là où vous êtes. Au diable, vous avez déjà commencé ! Quels sont les outils et les tendances qui vous entourent ? À l'intérieur de vous, à côté de vous ? Vous pouvez commencer avec votre propre corps. C'est l'écosystème que vous connaissez le mieux, la source de la plupart de vos connaissances et rêves. L'art des mouvements sociaux a souvent débuté avec des performances corporelles collectives, une ressource parmi les plus abondantes.

Lorsque Sylvia Pankhurst renonça à son diplôme du Royal College of Art pour mettre sa créativité au service du mouvement suffragiste, c'était le potentiel de la performance du corps des femmes qui alimentait son activisme. Elle avait conçu des actions faites pour saborder et arrêter les injustices du système, avait imaginé des femmes en crinolines dans des actions radicales qui faisaient peur aux autorités. Leurs performances ont révélé une histoire nouvelle et inconfortable pour ceux au pouvoir.

Mais qu'y a-t-il de plus ? De la peinture ? De la soudure ? Des machines à photocopier ? Que faire d'autre avec ces outils ? Lors des rébellions de 1968, les étudiants en art ont occupé leurs écoles à Paris. Ils ont pris d'assaut les salles d'impression et ont imprimé des milliers d'affiches. En revalorisant l'art révolutionnaire de la fabrication des affiches – un art qui s'est perdu en France étant donné les lois interdisant la pose libre d'affiches –, les étudiants ont recouvert les murs de la ville avec de simples images iconiques, et leur créativité surpassa la loi. Comme le disait l'une de ces célèbres affiches : « Il est interdit d'interdire. »



PEEL YOUR
EYES
STRETCH
YOUR EARS

OUVREZ VOS YEUX ET TENDEZ L'OREILLE

Pour démanteler et réinventer les institutions ou les systèmes, nous devons débiter à la source et avec les cultures qui les soutiennent. La culture est le substrat matériel de la politique, la fondation mouvante sur laquelle elle est érigée. Ces fondations ne peuvent être changées comme on le ferait avec une loi. On les transforme en les infiltrant sur le plan moléculaire, à travers les lignes de défauts, les pores et les trous, creusant comme une vieille taupe qui ouvre sur son passage des millions de chemins potentiels. Une chance pour vous, vous y êtes déjà !

Connaissez votre ennemi. Voyez comment il bouge, réagit, change de forme, ment. Connaissez votre matériau : les gens et les mouvements autour de vous, la place que vous occupez, vos désirs. Vous aurez bientôt regardé votre matériau si attentivement que vous pourrez le discerner les yeux fermés. Comme le dit la taupe à propos de la rivière dans le récit *The Wind in the Willows*, « *I live in it, with it, by it* ». Habitez la chose que vous devez transformer, composez avec elle jusqu'à ce que vos relations soient sans entraves. Ressentez les motifs et les réseaux si profondément qu'ils deviennent, en quelque sorte, vous-même.

Regardez autour de vous. Nous sommes dans un espace entre les certitudes, un moment historique où la société est plus malléable qu'à la normale, où le potentiel a le pouvoir et où les formes de la vie peuvent changer rapidement. Durant la Commune de Paris, les impressionnistes se sont sauvés de l'état d'alerte pour retrouver la paix des banlieues. Cependant, Gustave Courbet a cessé de peindre pour s'impliquer dans la Commune. « Je suis dans la politique jusqu'au cou », disait-il. Il écrivait de Paris, qu'il décrivait comme un paradis sans la police. Avec son imagination courageuse, il a mis sur pied un festival qui allait détruire la colonne Vendôme, détestée, monument public dédié à l'Empire et à la hiérarchie. La rébellion collective est devenue sa peinture, la ville son canevas.

DESERT

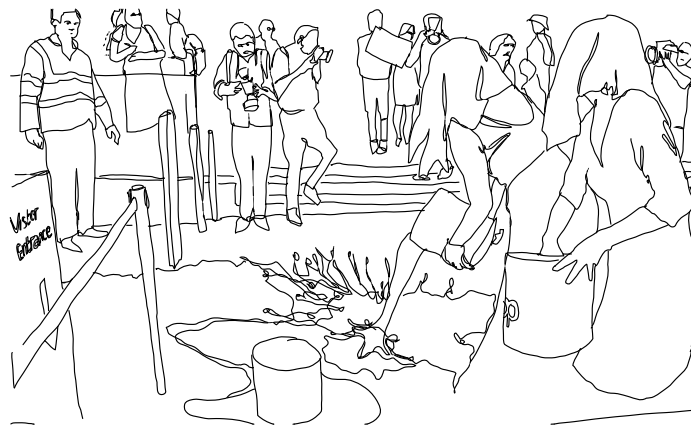
LE DÉSERT

Une fois que vous connaissez votre matériau et votre place... c'est le temps de vous sauver. Tout débute avec un saut. La désertion non comme retraite mais comme engagement. Selon cette logique, si vous êtes en désaccord avec celle de faire un marché de l'art ou de l'éducation, vous allez à l'encontre de vous-même. Vous n'êtes pas l'artiste, l'étudiant ou le travailleur des besoins du capital. Cela veut aussi dire que vous avez déjà commencé à vous annihiler... « *The fact that I devour myself shows that I merely exist* », déclarait le manifeste qui accompagnait les peintures en noir et blanc de Rodchenko en 1919. Cette abolition de soi, ou le refus de cette part de votre identité revendiquée par le capital, implique qu'il faut agir différemment, se comporter d'une manière qui est encore anonyme. Mais sans identité, vous êtes libre ; ce que vous faites devient plus important que ce que vous êtes, et ce que vous faites peut être n'importe quoi. Vous serez peut-être surpris de voir comment l'art qui oublie son nom peut prendre place dans des endroits inédits, en bougeant vers d'autres types de création, d'autres manières d'être en relation. Cela veut aussi dire quitter les pages de l'histoire de l'art et de ses institutions. Mais vous ne seriez pas le seul spectre à hanter les écoles d'art...

La négation radicale des dadaïstes, leur refus de la guerre, du travail, de l'art, de l'autorité, du sérieux et de la rationalité, une fois fusionnée avec le milieu difficile des mouvements antiguerre et anticapitalistes du Berlin de Weimar, entraîne une forme de création catalysant une résistance jamais vue auparavant. Habillés en soldats d'infanterie, ils ont paradé dans les rues en bêlant comme des moutons, comme s'ils étaient conduits aux abattoirs de la Première Guerre mondiale. En fondant Christ LTD, ils ont livré des certificats officiels de chrétienté aux citoyens qui souhaitaient être déclarés « inaptes » pour la conscription. Les cadeaux les plus variés étaient envoyés aux soldats sur le front : « deux chemises, l'une blanche, l'autre fleurie, une paire de menottes, un mignon chausse-pied, des sacs de thé qui, selon les étiquettes écrites, devaient stimuler la patience, le respect pour l'autorité et la fidélité au trône ». Dada nous rappelle qu'autour d'un NON bien enveloppé et fort, on peut trouver un OUI époustouflant, le plaisir sans équivalent que l'on peut vivre lorsqu'on crée des communautés de refus.

En tant que critique d'art, Brian Holmes reconnaît que beaucoup de cet art que l'on nomme politique prétend *seulement* faire de la politique. Quitter la sphère de représentation à l'intérieur du monde des arts vous met dans le trouble. L'année dernière, le Labofii (Laboratory of Insurrectionary Imagination) était invité à tenir des ateliers sur l'art et l'activisme au Tate Modern, et il les a intitulés « Disobedience Makes History ». Les curateurs du Tate voulaient que les ateliers se terminent avec une intervention de performance politique. Lorsque le Labofii s'est fait dire, dans un courriel envoyé par le curateur, qu'aucune intervention ne pouvait être faite contre les commanditaires du musée (des commanditaires qui s'avéraient être la compagnie British Petroleum), il a décidé d'utiliser ce courriel comme matériau de l'atelier. En le projetant sur le mur, il a demandé aux participants si l'atelier devait obéir ou non aux ordres du curateur. Malgré le fait que les employés du Tate ont essayé de saborder la discussion qui s'ensuivit, les participants ont fini par faire une action contre les commanditaires de BP. Ils ont mis sur pied un collectif voué à libérer ensuite le Tate des barons du pétrole. Quelques mois plus tard, le collectif a fait la une partout parce que les militants avaient vidé des litres de mélasse noire à l'intérieur et à l'extérieur du musée, lors de la fête célébrant les vingt ans de commandites de BP, une fête qui s'est tenue au même moment où le pétrole se déversait dans le golfe du Mexique.

Le Labofii ne sera jamais réinvité au Tate, mais cette décision l'a rendu libre de continuer à faire des actions sans compromis puisqu'il ne devra jamais dépendre du Musée ou lui demander des faveurs.



REHEARSE THE FUTURE

PRÉPARER LE FUTUR

« Soyez prudent avec le présent que vous créez puisqu'il pourrait ressembler au futur auquel vous rêvez », écrit la féministe anarchiste du collectif d'art Mujeres Creando en grosses lettres sur un vieux mur de La Paz. Comme tant d'artistes et d'activistes, les membres de ce collectif savent que le futur n'est pas si loin, prêt à arriver comme le serait un train sur un chemin de fer apocalyptique. C'est quelque chose que l'on fait maintenant dans le présent, et la responsabilité envers le présent est seule garante du futur.

Une marche entre A et B avec des panneaux, des slogans répétitifs scandés de vive voix, des manifestants blottis dans le froid pendant des heures, des foules qui écoutent un homme barbu donnant un discours, des bannières ennuyantes pendant des immeubles, des dépliants remplis de statistiques du désespoir... Est-ce que ces gestes correspondent au futur que nous vivrons ? Comment nos désirs et nos demandes peuvent-ils être autrement manifestes ? Quelles autres allures ou impressions nos actions peuvent-elles prendre ?

Imaginez l'art du futur. Alan Kaprow croyait que « nous pouv[ions] voir la signification globale profonde du changement de l'art – de passer d'une finalité à un moyen de soutenir une promesse de perfection dans un autre registre de démonstration, d'offrir une manière significative de vivre ces changements ». Les gens qui ont propagé les happenings, ces performances qui ont réduit la distance entre le public et le créateur dans les années soixante, ont compris que l'art contenait en soi le potentiel de créer des images du futur qui pouvaient être répétées ici et maintenant. Les actions publiques les plus réussies font de même. Ces acteurs ne font pas que demander ou bloquer quelque chose, ils mettent leurs rêves sur la sellette ; ils ne font pas que dire NON, mais ils montrent aussi comment vivre autrement.

Les fêtes de Reclaim The Streets dans les années quatre-vingt-dix n'ont pas seulement libéré les rues d'un trafic polluant ; plus important encore, elles les ont remplies de corps dansants, de musique et d'une vision du monde où la politique est une affaire de plaisir et non de sacrifice. Il était question d'y incorporer le changement, de ne pas attendre qu'une révolution l'entraîne. Lorsque des étudiants occupent des espaces dans leurs universités et tiennent dans ces lieux des formes d'éducation alternative, ils refusent et construisent tout à la fois. Certains étudiants de Goldsmith ont eu recours à cet esprit du oui/non dans ces espaces inusités.

Ils ont commencé par leur propre institution, l'University of Strategic Optimism, et, au lieu d'accepter la commercialisation de l'éducation, ils se sont mis à éduquer le marché, à donner des conférences, occupant et redéfinissant les espaces de consommation – le foyer de la banque, une allée de supermarché – pour en faire des lieux pour apprendre et discuter dans la convivialité.

Dans le milieu des années soixante, des artistes de San Francisco et des acteurs en exil qui se nommaient The Diggers ont ouvert une vitrine de boutique : The Free Store. Les biens pouvaient être laissés là, échangés ou pris. Les rôles étaient aussi interchangeable. Un panneau dans la boutique disait : « Si quelqu'un demande à voir le gérant, dites-lui qu'il est le gérant. » C'est devenu une place où les recruteurs pour la guerre du Vietnam pouvaient changer de vêtements et de documents avec des « timbres » officiels, laissant derrière eux leur uniforme d'armée. De la nourriture était servie gratuitement aux gens qui faisaient la navette dans des cliniques de santé mises sur pied... « Tout peut être gratuit », disaient-ils. Ils ont démontré comment l'art pouvait faire partie de la manière de vivre des individus, et non l'inverse, dans une performance appelée *Life-Acting*. Même si la police a par la suite fermé la boutique, les tactiques créatives furent désormais populaires partout aux États-Unis. Encore récemment, un Non-Commercial House Free Store a ouvert ses portes sur Commercial Street dans l'est de Londres.

Plus d'information ne nous motivera pas à agir, ni les représentations, ni les images du politique. Ce qui nous fera bouger, c'est de toucher le rêve des possibles, de faire des pas dans ces failles où nous pouvons apercevoir un autre monde.



CONSTRUCT POST-CAPITALIST MACHINES

CONSTRUISEZ DES MACHINES POSTCAPITALISTES

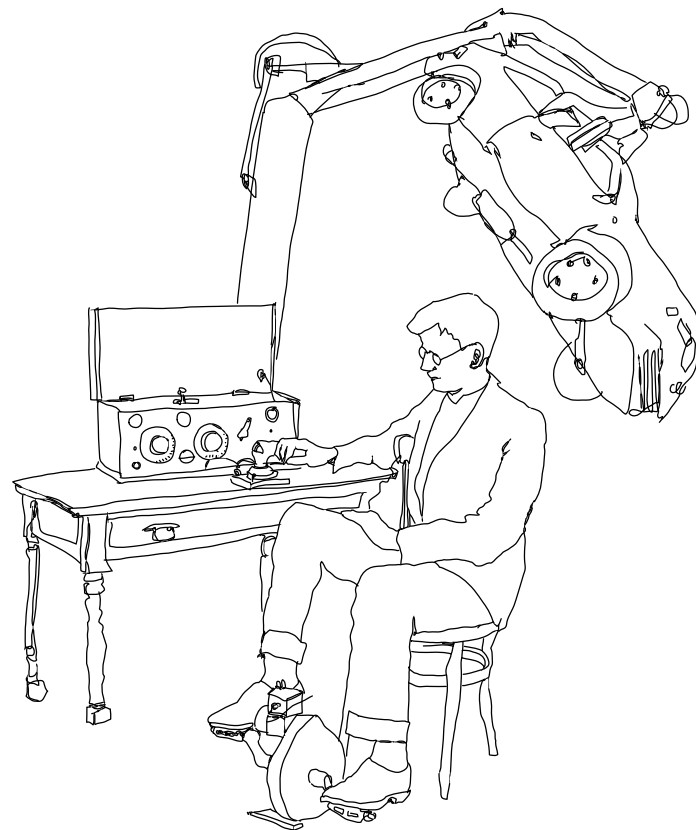
Nous pouvons tous être des ingénieurs de l'imagination. Marx croyait que notre « intellect général », tout le savoir collectif et toutes les aptitudes que nous utilisons lorsque nous fabriquons des choses, nous est enlevé. Il est incarné dans les machines de notre travail. C'est ce qui se passe si nous réinventons en quelque part ces machines, si nous faisons ce que Guy Debord défendait, c'est-à-dire « nous produire nous-mêmes et non les choses qui nous rendent esclaves ».

Avec quelles machines travaillez-vous ? La signalisation des rues ou des panneaux d'affichage ? L'Internet, les réseaux sociaux ? Les vêtements que vous portez ? Les boutiques ? Les cellulaires ? Comme cette femme artisanne qui se débarrasse de son soulier de bois, de son sabot, le jetant dans la machinerie d'usine pour qu'elle se brise, lui procurant du temps libre plutôt que d'augmenter les profits de son employeur, nous pouvons renverser-réinventer le monde autour de nous. À Buenos Aires, après une amnistie pour les dictateurs qui ont fait disparaître des milliers de gens, le Grupo de Arte Callejero [Groupe d'art de la rue] a tiré profit des leçons visuelles de l'art conceptuel. Il a installé des panneaux de signalisation de rues et des cartes publiques donnant l'adresse des maisons des généraux du génocide.

Au tournant du XXI^e siècle, des activistes en art de Barcelone ont nommé leur groupe Yomango. Ils subvertissaient l'étiquette de mode Mango en créant un jeu de langage voulant dire « *I steal* » [je vole] en slang espagnol. Leur but était de réinventer le magasinage : « Nous ne devons pas renoncer à nos désirs pour certaines choses mais plutôt les réaliser. » Ils ont transformé le vol à l'étalage en une forme d'art social, en une marque désirable en soi. Le trou laissé dans la paire de jeans par le dispositif antivol, une fois enlevé, est perçu comme étant plus *cool* que l'étiquette Levis. Ils ont offert des ateliers où ils pouvaient partager des techniques de vol efficaces, faire des sacs à la mode et des vêtements qui désactivent les alarmes de boutiques ou des poches géantes pour y cacher des objets. Bref, il fallait transformer ce qui était une activité normalement clandestine en une performance carnavalesque questionnant la consommation de masse. Lorsque l'une des robes volées fut exposée au Musée d'art moderne de Barcelone, les bureaucrates de la ville ont riposté.

Au même moment, à Berlin, l'Umsonst a mis sur pied une campagne publicitaire qui utilisait des affiches et des dépliants officiels annonçant une entrée gratuite à un musée d'art public qui avait commencé à charger un prix d'entrée. Lors de manifestations, aux États-Unis, le Centre for Tactical Magic est arrivé avec un camion de crème glacée qu'il avait transformé en une machine distributrice de littératures radicales (de divers genres) et de masques à gaz, sans oublier la bonne crème glacée.

Qu'est-ce que la machine postcapitaliste attend
pour être imaginée dans votre tête ?



DESIGN DISSIDENT

LA DISSIDENCE DU DESIGN

Durant la première moitié du XX^e siècle, certains Russes ont éliminé leur titre d'artistes pour se décrire comme des constructivistes ou des ingénieurs. Ils ont essayé d'imaginer et de créer des objets capables de stimuler des émotions et des relations sociales autres que celles du capitalisme : « Vous, qui êtes jeune et audacieux, débarrassez-vous de la lourdeur dominante des autorités. » Kazimir Malevich a aussi annoncé : « Nettoyez, rencontrez et construisez le monde en toute conscience du présent. » Mais les autorités et l'État marxiste orthodoxe ont rapidement neutralisé la libre créativité des associés. Des goulags et des suicides ont suivi ; une mélancolique note en bas de page de l'histoire est ce qu'il en reste. Mais l'idée de créer des objets dissidents est toujours là.

Pour l'édition de 1999 du Carnival Against Capitalism, qui a choqué les districts financiers partout dans le monde, 8000 masques multifonctionnels ont été confectionnés pour l'événement de Londres. En combinant les procédures pour séparer spontanément la foule, confondre la police et servir de protection contre la CCTV, les masques ont rendu le carnaval beau et efficace. Lors des récentes manifestations de Rome, les étudiants ont sorti leurs boucliers peints de couvertures de livres et faits pour se défendre contre les matraques des policiers. En 2007, lors des manifestations du sommet Climate Camp de Londres, des boucliers sont aussi apparus avec de gros portraits photographiques montrant des réfugiés climatiques. Les caméras de télévision ont pris des photos de policiers qui frappaient ces visages avec leur matraque pour contenir la foule. Un tel événement peut être tout autant fonctionnel que symboliquement puissant. Au milieu des années quatre-vingt-dix, la protestation de Reclaim The Streets, à Londres, inventa le concept des « barricades intelligentes » : trois pôles d'échafaudage s'élevaient en triangle, avec un militant agile perché au sommet. Ces tripodes humains ont fermé les routes aux voitures mais les ont ouvertes aux gens.

L'hiver dernier, le Laboffi, qui travaillait avec le Climate Camp, a réuni des artistes, des ingénieurs de vélos, des mécaniciens et des philosophes pour repenser l'usage douteux de la bicyclette face à la désobéissance civile (initialement organisées par le Copenhagen Contemporary Art Centre, ces rencontres ont été annulées après que ce dernier ait constaté le sérieux de la désobéissance civile). Les designs furent faits lors d'ateliers ouverts à la Arnolfini Gallery de Bristol. Le projet a par la suite voyagé jusqu'au Sommet de Copenhague sur le changement climatique, où des centaines de bicyclettes abandonnées dans les villes furent transformées. Arrangées comme des essaims, de grandes bicyclettes étaient soudées en groupes de deux sur la verticale et l'horizontale afin de former des plateformes soutenant des projecteurs, des toilettes et des gens. Il y en avait aussi avec des klaxons projetant des sons étranges sur cinq fréquences, à travers une foule mouvante, et d'autres légèrement modifiées pour être jointes et former ainsi des barricades imprévisibles.

Les bons vieux rituels de protestation sont faciles à contenir, mais un peu d'imagination peut nous amener loin lorsqu'il s'agit de créer la dissension.



(MIS)PERFORM

DES PERFORMANCES CRITIQUES

Personne ne sait ce que le corps peut faire. Et la désobéissance civile fait exactement cela : elle joue avec l'identité du citoyen. Les armes les plus grosses sont la surprise et l'absurdité. Alors agissez ! Au début des années soixante, les Provos (célèbres pour leur invention précurseur du bicycle Boris, peint en blanc, laissé çà et là dans la ville et disponible gratuitement) se sont déplacés entre les performances collectives et celles politiques. Ils ont auguré une tendance pour la création expérimentale qui prendrait la forme d'une démonstration de masse : des *mill-in*, des *die-in*, des *kiss-in*, des *zap*, des *flashmobs* et encore plus. Ces performances de désobéissance ont refusé d'être encadrées dans tous les contextes.

Quel genre de relation pouvez-vous jouer lors de tels moments de courage ? Lorsque Rosa Parks refusa de céder son siège dans l'autobus à une Blanche, elle incarnait son rôle de subordination de personne de « couleur ». Lorsque Gregory Green a mis un tableau avec les instructions nécessaires à la fabrication de bombes (rapidement enlevé par la police), il jouait le rôle de l'artiste public. Lorsque les Yes Men se sont infiltrés dans une conférence internationale sur le textile en prétendant être des agents de l'Organisation mondiale du commerce, leur performance a eu l'air « authentique » jusqu'au moment où ils ont gonflé un gigantesque phallus, célébrant ironiquement la cruauté des conditions dans les usines et les ateliers de pressurage.

L'activiste en art n'est pas si différent du fou de carnaval traditionnel. Jouant entre les mondes et les identités, il réclame une légitimité toujours déniée : ni l'artiste, ni l'activiste, mais les deux à la fois, résistant et créant simultanément. Le pouvoir de travailler sur cette frontière a pris les devants lorsque la désobéissance civile et l'art ancien de la mascarade furent combinés par la C.I.R.C.A. (Clandestine Insurgent Rebel Clown Army). En subvertissant le personnage du clown séparé de la société par l'arène du cirque et en rompant avec le rôle du militant sérieux et rationnel, la C.I.R.C.A. utilisa la moquerie et la confusion comme des armes. Lors de la guerre en Iraq, des clowns entraînés dans des rituels de l'armée ont marché dans les bureaux de recrutement, demandant de joindre les forces, les obligeant à fermer les bureaux pour mieux monter leurs propres locaux de recrutement de la C.I.R.C.A. à l'extérieur.

À la fin des années soixante, lors d'un Noël très froid à Londres, un membre du collectif de la King Mob s'est habillé en père Noël et a distribué des cadeaux « gratuits » aux enfants dans le grand magasin Selfridges. Cela n'a pas pris beaucoup de temps pour qu'il soit arrêté et que les jouets des enfants soient confisqués par la police.

Une décennie plus tard, en Italie, au seuil d'une révolution, le Metropolitan Indians a participé à une marche en forme de flèche, avec des *tomahawks* de caoutchouc. Ces militants utilisaient leur costume pour faire des demandes ironiques comme la suivante : « Plus d'églises sont moins de maisons ! » Ils ont aussi réalisé des actions d'autoréduction où, pour résister aux mesures d'autorité, ils ont décidé collectivement que le prix des biens devait s'ajuster aux consommateurs, refusant même de payer les prix en vigueur dans les magasins.

Plus récemment, le 20 décembre 2002, lors du premier anniversaire de la rébellion populaire argentine, un *Yo Mango Tango* a été annoncé à Barcelone. Des couples bien vêtus ont commencé à danser le tango autour d'une franchise de magasin dans un carrefour de boutiques, en plein magasinage du temps des Fêtes. Pour chacune de leurs prestations stylisées, ils prenaient une bouteille de champagne et la sortait du magasin. Les activistes des médias ont filmé et projeté des scènes en direct sur les murs extérieurs autour d'une foule rassemblée. Le jour suivant, le champagne était de la partie lors d'un déjeuner impromptu dans le salon d'une des banques responsables de la crise argentine.

Il y a des choses que votre corps veut faire, des choses que vous savez vraies même si les normes sociales continuent de réguler les corps selon le « bon comportement » rigide et réglementé. De telles performances révèlent simplement qu'il faut avoir le courage de laisser vos corps faire ce qu'ils veulent faire.



START
SMALL
THINK
BIG

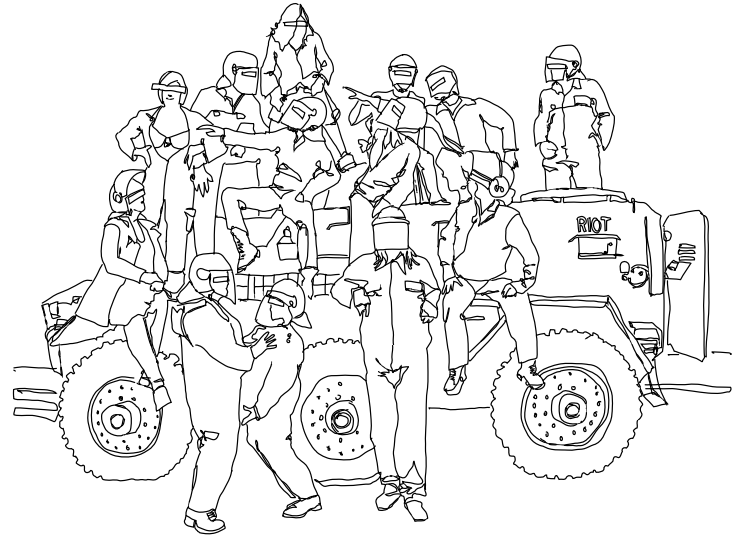
COMMENCEZ PETIT, PENSEZ GROS

C'est facile de se sentir paralysé par la complexité du monde, d'avoir l'impression qu'aucune des choses accomplies ne fera une différence. Les gens au pouvoir veulent que nous croyions cela, même s'ils sont minoritaires. Mais lorsque nous regardons l'histoire, nous voyons bien que chaque mouvement, chacun des changements dans la société a débuté avec un petit groupe d'amis discutant d'une idée qui semblait alors impossible à réaliser.

L'idée du mouvement d'abolition de l'esclavagisme en Angleterre a débuté avec une poignée de gens se rencontrant dans une librairie en plein cœur de l'empire britannique. Vingt-cinq ans plus tard, le Parlement a déposé une loi contre ce commerce et, quelques décennies plus tard, l'esclavagisme fut officiellement aboli. Pourtant, la discussion d'amis autour de la table semblait bien utopique. Lorsqu'une douzaine d'activistes gais ont été battus et arrêtés à Trafalgar Square en 1965, ils n'imaginaient pas qu'au cours de leur vie, ils verraient des dizaines de milliers de gens, dont le premier ministre et des policiers ouvertement gais, défiler dans le même lieu lors d'une Gay Pride March. Une des étincelles qui a déclenché le mouvement de destruction du mur de Berlin a débuté avec des échanges d'artistes polonais, The Orange Alternative. Un soir, sous l'influence de drogues, ils ont décidé d'exiger une rencontre de « gnomes » et de demander des droits pour les gnomes. Les protestations ont été bannies en Pologne sous le régime militaire mais, faisant face à des centaines de jeunes gens portant des chapeaux de gnomes oranges, les soldats n'ont pas su quoi faire et les généraux n'ont pas eu recours aux tanks. Pour la première fois depuis que la loi martiale était déclarée, une foule avait réclamé l'espace public. Elle a eu du plaisir à le faire et à insuffler un sentiment de confiance aux gens. Les années suivantes, c'est toute l'Europe de l'Est qui est descendue dans la rue.

Les activistes de l'art sont doués pour trouver les points sensibles, ces failles dans le système qui peuvent ouvrir les possibles. La théoricienne Donella Meadows démontre dans son essai *Leverage Points : Places to Intervene in a System* que les chaînes linéaires de causes à effets existent rarement dans les systèmes complexes, revendiquant qu'il y a plusieurs échelles dans lesquelles « *small shift in one thing can produce big changes in everything* ». Parmi les 12 points listés, elle affirme que les trois plus importants sont les suivants : les buts des systèmes, le paradigme utilisé pour en faire la conception et, le plus important, notre pouvoir de transcender ce paradigme. Ce qu'elle veut, c'est penser aux utopies, présenter de nouveaux systèmes de valeur et donner aux gens une certaine autonomie grâce à l'espoir et à la confiance ! Ces trois points sont des réservoirs d'énergie pour l'activiste de l'art.

En commençant petit et en faisant un pas à la fois, nous pouvons apprendre de nos erreurs. Mais une fois la confiance gagnée, il importe de risquer des choses plus grandes. Pour les manifestations contre la plus grosse foire d'armes en Europe, qui a eu lieu récemment sur les quais de Londres, les Space Hijackers, après quelques bières, ont décidé d'acheter un tank. En adoptant le *credo* de l'artiste Jean-Jacques Lebel « *Revolution must be fun, even the planning of it* », ils ont installé des échafaudages sur la rue commerciale Brick Lane qui annonçaient « *We need a tank* » et ont vendu des t-shirts pour gagner de l'argent. Trois mois plus tard, lors d'une conférence de presse, ils ont dit au réseau Sky News qu'ils étaient fatigués d'être harcelés par les policiers. Ils ont également spécifié qu'ils apporteraient un tank lors de la manifestation. Quelques jours plus tard, ils ont surpris tout le monde non pas avec un seul tank, mais deux. Mais c'est une autre histoire...



BRUSH WITH THE LAW

UN ACCROCHAGE AVEC LA LOI

Nous tenons tout pour acquis : la fin de semaine, les droits des gais, la contraception, les femmes en pantalon, le droit de faire la grève, de former un syndicat, d'imprimer un magazine indépendant. Tous ces droits ont été gagnés grâce à la désobéissance par des gens brisant des lois qu'ils jugeaient injustes. Dans son essai envisageant un monde futur sans gouvernement, où chacun serait libre de devenir l'artiste de sa propre vie, Oscar Wilde suggérait que la « *disobedience, in the eyes of anyone who has read history, is man's [sic] original virtue. It is through disobedience and rebellion that progress has been made* ». Il savait qu'en agissant à partir de ses plus grands désirs, même si ceux-ci pouvaient temporairement le mener en prison, il deviendrait réellement libre.

Lorsque la police et les médias criminalisent notre désobéissance, « nous ne devons jamais oublier », comme le dit Martin Luther King Jr. dans une lettre envoyée de sa cellule de prison, que tout ce qu'a fait Adolph Hitler en Allemagne était « légal » et que toutes les actions prises par les résistants de la liberté étaient jugées « illégales ». Les artistes ont toujours brisé les lois, y compris les lois de l'art. En 1950, lors de la messe à la cathédrale Notre-Dame de Paris, deux poètes lettristes déguisés en prêtres sont montés en chaire pour faire un sermon dans une église remplie. « Dieu est mort », ont-ils déclaré avant d'être presque lynchés par la foule et ensuite incarcérés. Une décennie plus tard, la poète Abbie Hoffman a publié un livre intitulé *Steal this Book*.

Des dizaines de milliers de gens ont visité les librairies. Ils ont fait justement cela, voler ce qui allait devenir un manuel culte pour la génération des années soixante, décrivant des actions inspirées et des façons de vivre gratuitement. Vers la fin des années quatre-vingt-dix, le groupe Electronic Disturbance Theatre a développé un logiciel permettant la réalisation de *sit-in* virtuels. Des dizaines de milliers d'utilisateurs d'Internet, sans expertise, pouvaient le faire en appuyant sur une touche du clavier et en accédant à un site discriminant l'accès à ses serveurs.

La plus grande surprise a lieu lorsque les lois sont brisées pour illustrer une injustice et que la Cour acquitte les « briseurs de lois ». En 1996, un groupe de femmes, le Ploughshares Movement, a marché calmement sur une base militaire. Ces femmes ont fait pour 10 millions de dollars de dommages en occupant un avion à réaction qui devait être exporté en Indonésie pour y tuer des citoyens du Timor oriental. Entourées des fleurs qu'elles avaient déposées autour de l'avion à réaction, elles ont attendu d'être arrêtées. Elles avaient aussi laissé une vidéo dans le poste de pilotage (une preuve incriminante) documentant l'usage des avions à réaction contre les villages. Lorsqu'elles sont allées en cour des mois plus tard, le jury les a acquittées, car leur crime avait empêché un crime plus grand encore : un génocide. Des cas similaires ont eu lieu avec des activistes impliqués dans la lutte contre les changements climatiques. Ils ont fermé des stations brûlant le charbon, et la Cour a vu leurs actions comme étant moins criminelles que la destruction de la planète. N'ayez pas peur de la loi, apprenez à la connaître et à l'utiliser sagement. Souvenez-vous que plusieurs choses que vous faites tous les jours normalement sont des droits gagnés par des gens qui ont brisé les lois de leur époque.



IT'S A BEAUTIFUL THING

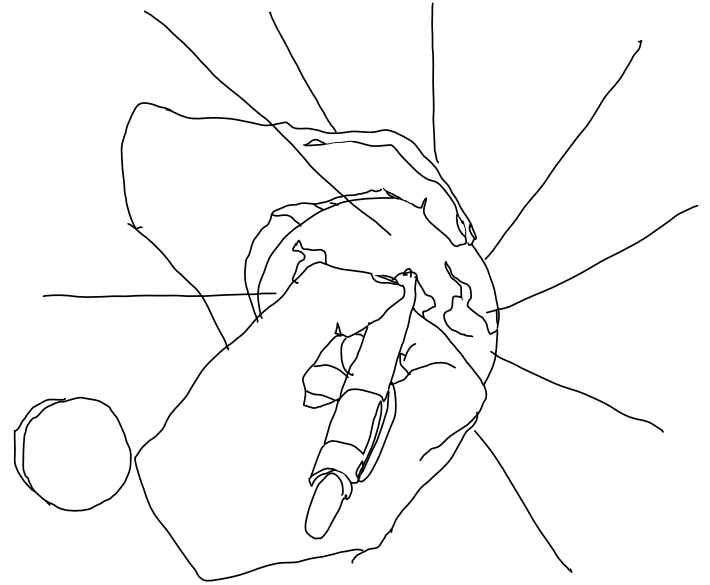
C'EST UNE BELLE CHOSE

Nous pouvons avoir l'air dépassés lorsque nous prenons parti, rejetant le détachement valorisé par les postures postmodernes plutôt cyniques. Certains nous jugeront comme des romantiques naïfs, des rêveurs d'utopies, mais nous savons que de limiter les demandes qui semblent « réalistes » est une manière sûre de minimiser ce qui est possible. Nous savons aussi, comme le dit le Free Art Collective, que *Protest Is Beautiful*. C'est beau, la protestation, parce que cela brise les routines de l'espace et du temps pour laisser émerger l'inimaginable. C'est beau parce qu'en son cœur, nous y trouvons l'espoir, l'espoir que le rêve et l'action puissent être réunis, comme le comprenaient si bien les surréalistes.

Si l'esthétique demande que nous ouvrons nos sens, nos corps, nos perceptions au monde, cela ne prend pas grand-chose pour réaliser que ce monde n'a aucun sens. Le capitalisme a capturé la beauté et l'imagination ; à nous de les reprendre, de les réclamer pour la vie et non pour le profit.

La beauté de la protestation n'est pas dans l'allure, le plaisir ni la joie qu'elle engendre dans nos corps mais, plus important encore, dans sa réussite.

La résistance créative n'exige pas seulement de concevoir des images visuelles à la mode que les médias savent s'approprier. C'est beaucoup plus que cela. C'est de pouvoir faire des choses qui vont fonctionner. C'est d'imaginer des situations qui peuvent rompre avec les mécanismes du pouvoir et nous montrer notre propre pouvoir, notre propre potentiel de connexion et de création. La beauté se loge dans son efficacité. Et il n'y a rien de plus beau que de gagner.



Texte : Gavin Grindon et John Jordan
Graphisme : Joel Colover
Illustration : Richard Houguez
Couverture : Drawing Shed

Produit par le Laboratory of Insurrectionary Imagination,
à Londres, en décembre 2010.

www.labofii.net

Anticopyright : partagez et faites circuler gratuitement.

Traduction : Pierre-Éric Villeneuve.

